Relire Günter Grass

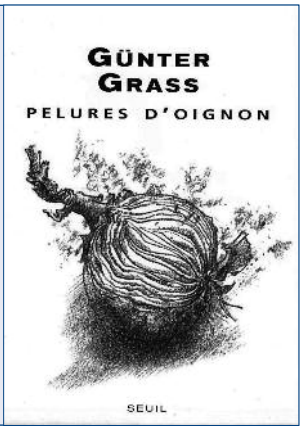
Réflexions sur le Prix Nobel de Littérature (1927-2015)

Gérard Foussier*

» De nombreuses réactions de par le monde ont salué la mémoire de l'écrivain Günter Grass, disparu le 13 avril 2015 à l'âge de 87 ans. Prix Nobel de Littérature en 1999, il a marqué à plus d'un titre la littérature et l'histoire de l'Allemagne d'après-guerre.

Nachruf

Stimmen zum Tod von Günter Grass und eine Würdigung seines Werkes, das mit seiner Offenbarung der Mitgliedschaft zur Waffen-SS getrübt wurde – *„bedauernswerterweise"*, so der Autor. Red.



« Un impressionnant miroir de notre pays » – c'est par ces mots que le président allemand, Joachim Gauck, a rendu hommage à l'écrivain et à son œuvre. Dans la plupart des messages et des articles de presse, les mots qui reviennent sont l'engagement (*« artistique, social et politique »*, comme le souligne la chancelière), le défenseur de la démocratie et de la paix, *« sa puissance narrative et sa passion artistique »* (comme l'écrit le ministre des Affaires étrangères), ses dons d'essayiste, mais aussi sa capacité à ne pas masquer les controverses, parfois violentes. L'écrivain indo-britannique Salman Rushdie voit en lui *« un vrai géant et une source d'inspiration »* ; pour Per Wästberg, écrivain et membre de l'Académie suédoise qui attribue les Prix Nobel, Günter Grass va s'imposer *« comme l'écrivain allemand le plus important après Thomas Mann »* ; pour Orhan Pamuk, également Prix Nobel de Littérature, c'était *« un élève de Rabelais et de Céline »*, *« quelqu'un qui a pris part au développement du réalisme magique, à l'instar de Gabriel Garcia Márquez »*.

Les articles consacrés à Günter Grass reviennent largement sur son œuvre, à commencer par son premier roman, *Le tambour*, devenu en 1959 un succès planétaire – avec pour thème central le passé de l'Allemagne et la critique virulente de la petite bourgeoisie allemande séduite jadis par le national-socialisme. Il faudra néanmoins attendre la sortie de son livre *Pelure d'oignons* en 2006 pour apprendre que celui qui était devenu entretemps la conscience morale de l'Allemagne, était entré dans la *Wehrmacht* à 15 ans, avait appartenu à la *Waffen-SS* à 17 ans et s'était porté volontaire pour un service dans les sous-marins de la *Kriegsmarine*. Au lendemain de la guerre, Grass participera activement au débat politique, soutenant le social-démocrate Willy Brandt lors de sa campagne électorale de 1969 qui le conduira à la chancellerie. Il sera également un artisan de la réconciliation germano-polonaise. Il tiendra aussi des propos très critiques sur l'unification de l'Allemagne après 1990. De plus en plus souvent, ses propos seront critiqués, les reproches se feront virulents, notamment après une longue interview donnée en 2006 à la *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, dans laquelle il explique son propre enthousiasme à la fin de la guerre, allant même jusqu'à critiquer sévèrement la politique de Konrad Adenauer et *« le catholicisme rance »* de l'Allemagne fédérale naissante.

Beaucoup n'avaient pas apprécié qu'au-delà de l'aveu, Günter Grass s'en prenne à ceux qui ont

* Gérard Foussier est rédacteur en chef de *Dokumente/Documents* et président du Bureau International de Liaison et de Documentation (BILD).

mis en place la démocratie en Allemagne sans faire son autocritique, du moins pas pendant six décennies. La *Tageszeitung* (taz) avait comparé alors le sort de l'écrivain à celui de l'éclat de grenade russe que le jeune Günter Grass avait reçu le 20 avril 1945 : *« L'éclat est resté dans son épaule, est devenu une partie de son corps et provoquait seulement de temps à autre quelques douleurs en fonction de certains mouvements. De la même façon, le souvenir de la Waffen-SS était toujours présent tout au long de sa vie, mais bien incrusté dans son corps ». « Le monument est détruit, reste le socle »* titrait alors *Der Spiegel*. Plus indulgents, certains avaient fait la part des choses entre *„le jeune Günter et le vieux Grass"* pour résumer les deux vies de l'auteur, d'aucuns ne manquant cependant pas de constater que le personnage principal dans *Le tambour*, Oskar Mazerath, apparaissait désormais *« comme l'exact contraire de Grass à 15, 16 ou 17 ans »*. Et l'auteur s'en était expliqué : *« Ça m'est longtemps apparu comme une souillure, quelque chose dont je ne parvenais pas à parler."* Déjà dans son livre *Mon siècle*, paru en 1999, Günter Grass avait consacré un chapitre à 1945, affirmant au passage : *« Il me manque les mots, c'est ainsi que j'ai appris à me taire »*.

Comme un oignon

Le livre de Günter Grass sur ces oignons qu'il pèle comme autant de tranches de vie, sans pouvoir retenir ses larmes, méritait plus qu'un seul jugement sur le long silence de l'auteur. Certes, il formulait un aveu, un aveu qui surprend, mais il y avait aussi tout le reste: des pages entières de souvenirs, écrites avec ferveur et sincérité, avec le talent des narrateurs qui n'ont pas pour seul souci d'être exhaustifs, mais d'être crédibles. Son récit fournit des informations détaillées sur sa ville natale, Dantzig, aujourd'hui Gdansk, en Pologne; sur le comportement des parents, des voisins, des copains de classe, des amis et surtout de l'auteur à la recherche de chaque petite trace susceptible de rallumer la flamme du souvenir. Il y a l'image de ce morceau d'ambre transparent qui a renfermé tout ce qu'il a pu capter avant de se solidifier à jamais. Bien sûr que l'auteur livrait une multitude d'anecdotes, qui peuvent paraître bien sottes face à la cruauté du monde, à l'horreur de la guerre et aux excès du régime en place. Mais chacune de ces anecdotes est le reflet d'une époque qui voit chaque année disparaître inéluctablement ses témoins.

Günter Grass parlait donc, enfin, de son propre passé. Il s'en voulait de n'avoir jamais dit *« pourquoi ? »* à ceux qui l'entouraient – une obsession tout au long du livre. Pour traduire ce qu'il a vainement essayé de rayer de sa mémoire et qui revient dans ce livre comme une photo jaunie, à laquelle un logiciel d'ordinateur aurait réussi à redonner quelques couleurs et contours, il avait créé une série d'adverbes pour avouer qu'il *« ne sait plus quand »* (*weißnichtwann*), qu'il *« ne sait plus où »* (*weißnichtwo*), qu'il « *ne sait plus qui* » (*weißnichtwer*). On ne compte plus les points d'interrogation, lorsqu'il ouvre ainsi son album de photos caché dans un coin de sa mémoire. L'auteur restait parfois devant une page vide de son passé et se demandait si cette page était vraiment vide ou au contraire s'il était tout simplement incapable de la lire. Il avait gardé des images, parfois floues, de sa jeunesse et s'accordait le droit d'imaginer ce dont il ne se souvenait plus. Il n'était pas seulement le biographe de sa propre vie, il en était aussi le romancier. Chaque description, chaque sentiment avait sa place dans cet espace de vie qu'il essayait de passer en revue, sans craindre d'user, voire d'abuser des métaphores. Procédé bien connu chez Grass, et que l'on retrouve pratiquement dans chaque titre et chaque dessin de ses ouvrages.

La « souillure » du silence est une chose, la narration en est une autre. Sans formation scolaire depuis la quatrième, il s'était retrouvé travailleur dans la mine à 950 mètres sous terre, puis sculpteur de pierres tombales, puis ravaleur de statues sur les façades dégradées par les bombardements, avant de s'initier au dessin et à la poésie, puis au roman, retapant à deux doigts sur sa vieille machine à écrire les longs feuillets manuscrits nés de son inspiration.

Même si la polémique sur son bref passé dans la *Waffen-SS* était légitime, il est regrettable que cet aveu tardif ait occulté le travail d'un grand écrivain, qui veut expliquer l'ensemble de son œuvre. Un peu comme s'il avait eu le sentiment de ne pas avoir été vraiment bien compris.